

Un Noël Satirique

AU XVII^E SIECLE



M. ERNEST MYRAND

Le Noël est un petit poème que l'on a défini : "cantique spirituel en langue vulgaire, en l'honneur de la naissance de Jésus-Christ." Mais, à la longue, le Noël cessa de se renfermer dans le champ restreint des sujets sacrés auxquels il semblait devoir être uniquement affecté, et plusieurs auteurs l'appliquèrent à des sujets profanes. C'est, aujourd'hui, ce qui donne lieu d'en distinguer quatre espèces et d'établir, à son propos, une classification bien déterminée.

Nous avons d'abord le *noël religieux*, écrit en mémoire de la nativité du Sauveur du monde ; puis le *noël royal*, composé pour les souverains, à l'occasion de leur couronnement, de leur mariage, ou de leurs victoires ; vient, en troisième lieu, le *noël politique*, ayant pour objet, celui-là, l'éloge d'un grand personnage, d'un ministre, d'un haut fonctionnaire dans l'Etat ou dans l'Eglise ; enfin, le *noël satirique* ou *badin*, concernant les personnes privées ou traitant un sujet particulier se rapportant à la vie commune.

C'est à cette dernière classe que se rattache le Noël anonyme que nous allons lire ensemble et critiquer "à la ronde, si vous voulez," comme dans la chanson de Fortunio.

Je vous dirai tout de suite qu'il n'est pas canadien, mais français, essentiellement français, ainsi que le prouvent les noms des personnages mis en action dans le petit poème, lesquels, pour la très grande majorité, appartiennent à des ordres religieux étrangers au Canada, tels que les Augustins, les Oratoriens, les Prémontrés, les Théatins, les Bénédictins, les Visitandines, et autres.

Seulement, les copies manuscrites de ce Noël badin (1), coururent sous le manteau, et il en vint jusqu'à Québec adressées aux communautés de la ville, aux Jésuites, aux Récollets, aux Hospitalières du Précieux-Sang (*Hô-tel-Dieu* actuel), trois classes de personnes fort intéressées et fort amusées à les lire parce qu'elles y étaient bel et bien chansonnées. Ce fut leur *Christmas card* de cette année-là, année que je fixerai à 1658 pour une raison de critique historique que je donnerai tout à l'heure, au courant de mes commentaires sur cette pièce satirique.

L'auteur — demeuré inconnu — imagine qu'à la nouvelle de la naissance de Notre-Seigneur, toutes les communautés religieuses de France se rendent à Bethléem, pour adorer l'Enfant-Jésus, à l'exemple des Bergers et des Mages. Lui-même — l'auteur — se tient à la porte de l'Etable, notant les visiteurs au passage, comme un candidat, ses électeurs, au bureau de votation, le jour du scrutin. Et je vous prie de croire qu'il contrôle sa liste. Défunt Argus n'était qu'un borgne auprès de lui. Mais, trêve de comparaisons mythologiques, et procédons instantanément.

L'auteur nous avertit que son Noël badin se chante sur l'air : "Réveillez-vous !" Je ne connais pas cet air-là, et mon lecteur peut se dispenser de le savoir. La simple lecture de cet épigramme en dix quatrains suffit à chasser toute idée de sommeil.

Quand on eut appris la naissance
Du cher petit Enfant-Jésus,
Chacun lui fit la révérence,
Et tous y furent bien reçus.

A tout seigneur, tout honneur ! Aux Jésuites donc, le premier coup d'épingle :

(1) C'est évidemment une de ces copies que j'ai retrouvée, par le plus heureux des hasards, dans un tome du Grand Dictionnaire de Trévoux. Elle y jouait le rôle de signet, aussi oublié qu'inutile. Cette découverte me permet d'offrir une primeur littéraire au JOURNAL DE FRANÇOISE, car j'ai la certitude que ce Noël satirique est demeuré, jusqu'aujourd'hui, inédit au Canada.

Gens de politique et finesse
Qui sont sortis de l'oyola
Cherchaient déjà, par quelle adresse,
Ils pourraient bien s'établir là !

Nous n'en sommes qu'au second couplet, et déjà je parierais, cent contre un, que ce Noël satirique eut pour auteur un capucin. De tous temps, c'est le reproche caractéristique du Franciscain à l'adresse du Jésuite : il ne lui pardonne pas son esprit accapareur. Tout récemment, à la date du 4 août 1898, le Père Léon, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, au cours d'un panégyrique, prononcé à Paris (1), ne définissait pas l'âme ignatienne, "une âme disciplinée, combative, saintement envahissante ?" Cet adjectif est délicieux ! Et plus loin : "L'âme franciscaine avait des simplicités de colombe, l'âme ignatienne aura, suivant le mot de l'Evangile, des prudences de serpent. L'âme franciscaine se dépouillait de tout, elle avait le culte de l'impécuniosité ; l'âme ignatienne s'emploiera à réaliser ce magnanime dessein, — de tout prendre pour tout donner à Dieu !"

A la lecture, cette phrase piquante ne perd rien de son ironie ; elle garde, comme à l'audition, toute la force sarcastique du geste et de la pause de l'orateur.

Si l'on m'accorde que le Noël satirique date de l'an de grâce 1658, nous constaterons que la voix éloquente et fort originale du Père Léon n'est qu'un écho, l'écho d'une rancune longue de deux siècles et demi. C'est dire qu'en fait d'échos je n'en connais point de mieux soutenu, que nous sommes en présence d'un phénomène acoustique étonnant et du plus bel effet.

Mieux nourris que gens de Solagne,
Charoines, curés et prêtres,
Finets comme des chats d'Espagne,
Y vinrent, mais à petits pas.

Le satirique anonyme écrit Solagne

(1) *L'Âme Dominicaine*, pp. 10 et 11 : J. Mersch, imprimeur, 4bis Avenue de Châtillon, Paris ; Mde Lebrun, dépositaire, 42, rue Vavin, Paris.